

CHEMIN DE L'AUBE

Laurence Quételart

Chemin de l'aube

ou Vertu de la désespérance

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2020

Pour tout contact :
Éditions Persée – Centre Chester Carlson, ZAC du Moulin des Landes
2 rue Gutenberg, 44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persee.fr

PROLOGUE

La rue est calme. C'est une impasse. Les maisons côte à côte surplombent le boulevard qui donne sur la plage et le casino.

Derrière elles, veille « la falaise ».

Ce modeste relief est le lieu couvert de ronces et d'herbes folles sur lequel les maisons s'adossent.

C'est là, dans cette enclave sauvage, dont les sentiers narguent le goudron bien sage de la rue, que je « joue dehors ».

La rue serpente jusqu'au boulevard en formant un mur de remblai qui comble le dénivelé entre la partie haute et la partie basse.

La hauteur de ce mur augmente à mesure que la rue descend.

À sept ans, je franchis facilement la partie la moins haute. J'essaie en vain d'escalader la partie la plus haute, dévalant les pavés qui la recouvrent plus vite que je ne l'ai montée.

En face de ce mur de dénivelé, se trouve un mur de ciment qui délimite la partie arrière des immeubles cossus dont la façade se dresse du côté du boulevard longeant la plage.

Sur ce mur, même si l'on n'a pas de craie, on peut quand même tracer des mots ou dessiner avec un simple caillou. En appuyant fermement, avec l'arrête qui fait office de pointe, des lignes plus claires apparaissent sur le fond gris.

Quand je sautille, montant les genoux et laissant glisser les semelles de mes nu-pieds à chaque pas pour produire un claquement, j'aperçois sur ce mur le dessin que j'y ai gravé : une étoile sous laquelle j'ai écrit « Véga », sans doute pour qu'on ne se trompe pas sur son identité.

Plus bas encore, la rue forme une fourche dont l'une des branches vire à gauche vers le boulevard, et l'autre conduit tout droit vers une autre impasse bordée d'un côté de petits immeubles, et de l'autre côté de garages aux portes de lames de bois peintes en blanc et vert.

Au bout, se trouve le pied de « la falaise ». Le domaine des ronces et des bosquets laisse augurer un lieu, non de liberté, mais de jeu loin du regard maternel inquisiteur.

À cet endroit, entre les herbes folles, repose tranquillement la partie supérieure d'une bombe de la Seconde Guerre Mondiale dont les percuteurs se dressent désormais inoffensifs.

L'engin m'est devenu familier, avec sa carapace rouillée qui lance ses antennes tel un insecte curieux.

Je m'amuse à sauter à pieds joints et à rebondir sur sa surface arrondie, comme pour me persuader que je suis venue à bout de la nocivité de l'engin avec ma seule énergie d'enfant.

Tout en sautant, j'aperçois les navires de croisière et les minéraliers qui croisent au large et entrent dans le port, les navires de croisière s'avançant lentement en direction du phare pour s'accouder au quai rue Folkestone, les minéraliers continuant leur course jusqu'à l'usine sidérurgique, plus loin vers le bassin à flots.

C'est le lieu où batifole mon imagination.

La proximité de la mer et des bateaux rend possibles les rêves de voyages au long cours peuplés de personnages bigarrés.

Si le quotidien est morne, l'avenir, lui, laisse place à toutes sortes de possibilités. Ce qui est encore hors de portée, ce qui apparaît lointain, recèle des espérances illimitées.

Ainsi, le sommet de la falaise, posé comme limite de jeu par la vindicte maternelle, devient durant mes visions nocturnes une sorte de paradis lumineux qui m'est assurément promis.

– 1 –
AU CINÉMA « LE VOG »

Aujourd'hui, c'est un immeuble sans caractère. Un de ces cubes atones devant lesquels on passe sans les voir.

Je passe mon chemin.

Puis soudain, à partir du simple fil tiré, tout le reste vient.

L'odeur des sièges de velours démodé, qui sentent un mélange de vieux et d'humidité ancienne, leur couleur rouge et le grain râpeux de leur contact sur la cuisse.

La bande sonore, son côté insolite pour l'enfant que je suis, témoin d'une époque révolue qui fut glorieuse pour ceux que la jeunesse étreignait en plein. Les couples dansant sur les parquets de l'époque des crooners et du rock à papa : « Strangers in the night » dans sa version originale, du temps de Franck Sinatra et de Dean Martin, quand la famille Kennedy exposait au monde l'image idéale d'une Amérique triomphante. Quand on ne pleurerait pas encore sur ce jeune président comme sur son propre père. La Paloma.

La scène du gymnase, la danse sur les toits et le premier bal de Maria, dans West Side Story.

Les photos d'Ava Gardner, de John Wayne, de Gary Cooper, de Clark Gable, d'Ernest Borgnine, de James Coburn dans le vieux vestiaire du sous-sol où les ouvreuses rangeaient leurs « paniers de bonbons » remplis de Gelcos et se refaisaient une beauté dans un miroir cassé pendu au mur par un simple clou, à deux pas de la salle bondée où se bousculait un public bruyant et démonstratif.

L'époque où le public mécontent ou enthousiaste cassait les fauteuils.

L'air protecteur et la gaucherie du juste offensé de James Stewart, en membre du Congrès défendant les droits inscrits en lettres d'or au fronton de la démocratie américaine.

Hitchcock. Vertigo, et l'ombre du commandeur apparaissant au sommet des escaliers du clocher de la petite mission espagnole. Kim Novak et son sublime chignon blond, son tailleur si bien coupé réduits à cette poupée cassée qui gît sur le toit en contrebas.

Pas de printemps pour Marnie. La rédemption de la froide et perturbée Tippi Hedren.

Les chapeaux d'Audrey Hepburn sur le champ de courses, criant à gorge déployée devant l'aristocratie londonienne scandalisée : « Magne-toi le cul, Fleur bleue ! » dans le Pygmalion de George Bernard Shaw rebaptisé « My fair lady » par George Cukor.

La même Audrey, aux larmes impeccables, cherchant et chassant tout à la fois l'amour qui lui tend les bras, hurlant aux terrains vagues de Brooklin : « Chat ! Chat ! » dans la séquence de fin de « Breakfast at Tiffany's ».

« Elle et lui ». Debora Kerr, dissimulant sa jambe inerte à Cary Grant.

La beauté irradiante des Demoiselles de Rochefort, jumelles flamboyantes, et le désenchantement de Geneviève sous la pluie de Cherbourg.

Jivago

Lui, le magnifique, le ténébreux, le sensible Docteur. Symbole et figure de l'artiste éternel brisé par les soubresauts de l'Histoire assassine. La datcha de Vari Kino, cristallisée par les glaces de l'Oural, où malgré les convulsions de la Révolution où se côtoient des monstres

sanguinaires tels Pavel Antipov et des ordures classiques comme Victor Komarovski, Youri célèbre encore la poésie immortelle.

Chaque fois que je revois comme si c'était la première fois ce chef-d'œuvre de David Lean, je me souviens de l'admiration sans borne que je ressentis pour ce genre d'homme. L'émotion qui m'a étreinte lorsqu'il meurt seul à deux pas de son amour qui ne l'a pas vu. L'évocation par le frère de l'hommage rendu par les Russes à ce poète « bourgeois » : « Ils l'aimaient (lui, Jivago), parce qu'il était poète et que tout russe aime la poésie ».

Je parierais fort que c'est de là que m'est venu pour la première fois le désir d'écrire, et d'écrire des poèmes.

Et justement, un Russe, un vrai celui-là, un authentique russe blanc devenu contrôleur du cinéma « Le Vog », « mon » cinéma : Victor.

Sa silhouette très droite, montant la garde devant l'escalier conduisant au parterre et au « balcon ».

Comme autrefois il gardait avec une incroyable noblesse et droiture les dorures de l'ancien empire.

Combien de souvenirs dans cette tête droite et chenue, derrière cette moustache indulgente, dont je n'ai jamais été la confidente.

Je ne l'ai jamais entendu parler du passé. Tout juste arborait-il la trace d'un énorme trou dans sa gorge, sur une blessure refermée.

Il était là sans doute pour affirmer que les romans sanglants qui abreuvent la veine des chefs-d'œuvre, ne sont rien moins que des inventions, et que le sang qui coule dans ces artefacts que sont les films est bien réel.

LE PEIGNE

Mon père est assis dans son fauteuil, là où il déguste parfois un petit « cigarillo », ou égrène les anneaux de fumée qui s'élèvent de sa pipe.

Il en a plusieurs, une ou deux, « culottées » comme il dit, c'est-à-dire dont le fourneau est comme bouilli dans la cendre, tout noir.

Je dois avoir six ans.

J'aime mon père de tout mon cœur, mais je ressens combien il est triste, abattu.

Pour le consoler, je lui propose de le « coiffer ». Traduisez « coiffer » par passer et repasser dix fois le peigne de corne sur son crâne pour refaire la raie qui sépare ses cheveux. Cela néanmoins, je le sens, l'émeut.

Soudain, sans crier gare, alors que je suis tout heureuse de lui faire plaisir par ce geste d'attention, il baisse la tête, son regard se fige. Il semble ailleurs, comme parti.

Il pleure.

Pour moi, c'est à la fois comme un échec à le consoler, et un abandon, parce qu'il me semble absent du monde que j'habite. Il vient de faire défaut, échappé dans une dimension où je n'ai aucune part.

J'ai honte. Je cache mes yeux pour pleurer moi aussi, effrayée de ce que je crois avoir provoqué sans le vouloir.

Ma mère: « Laisse ton père tranquille. Tu vois bien qu'il est malade. »

Qu'est-ce que ça veut dire « malade » ?
Personne ne répond.
L'amour ne console donc pas du malheur.

L'INSTITUTRICE

L'institutrice est indigne.

J'entends « indigne » de son rôle d'institutrice.

Ma référence, c'est mon grand-père, hussard noir, un de ceux qui peuplaient les premières cohortes de fils de la terre venus porter aux humbles l'évangile du savoir et de l'égalité.

Leur métier était leur religion.

Tout passait en second.

Leur mission était sacrée.

Celle-ci, avec ses petites lunettes qui encadrent de petits yeux de fouine, n'est que le parangon de l'inégalité, le commis de basses œuvres de la reconduction.

Un jour, elle nous soumet, nous, la classe de CM1, à un petit test, dont je déjoue rapidement les pièges, et fais l'erreur de m'en amuser auprès de ma voisine, traîtresse ravie qui répète à la maîtresse.

L'occasion est trop belle : clouer enfin, sur cette unique erreur, ce crime de lèse-majesté, le bec à cette donzelle, toujours en avance d'une réponse, et qui menace le bel ordre où règnent ensemble, revenant de voyages lointains et exotiques, vêtues de leur aristocratie de petites-bourgeoises provinciales, la fille du médecin et celle du dentiste. L'enfant d'un modeste « gratte-papier » SNCF, promu « aux écritures » après avoir été recruté au service des voies...

« Je ne mange pas de ce pain », se dit-elle, et, armée de son autorité vengeresse, en guise de remontrance, elle se rue sur moi,

placée au premier rang – à l'époque, on place les élèves en fonction des résultats scolaires –, se saisit d'une mèche de mes cheveux noirs et épais, puis la tire de toutes ses forces en m'invectivant.

La douleur qui s'empare de moi est sans commune mesure avec la honte qui me submerge.

Mes « camarades » s'en amusent, ravies de me voir confondue.

Bien avant les Classes Préparatoires, me voici confrontée aux préjugés de classe. Sinueux et insidieux, ils empruntent aisément et incognito les canaux bien tracés de l'égalité républicaine.

J'appris par la suite que l'institutrice comptait parmi ses parents éloignés mon « médecin de famille », et qu'elle en était très fière.

BONNE ÉLÈVE

Je suis assise en salle de permanence.

Les tables sentent la vieille salle d'internat. L'odeur scolaire de la République, tout juste convertie à la mixité.

Je dois faire mes devoirs pour m'avancer pendant cette heure qui n'est pas une heure de loisir.

« Bonne élève ».

Tout est résumé. C'est mon statut.

En guise de tendresse, j'ai acquis l'estime de mes maîtres, toujours admiratifs devant mon travail sérieux, l'à-propos de mes questions, le caractère complet de mes réponses.

J'ai choisi.

Je ne me préoccupe pas des plaisanteries stupides de « mes camarades », du désir cru des filles de plaire aux garçons, de leurs remarques vulgaires qui épinglent mon allure gauche, avec mes vêtements achetés à bas prix chez « Prisunic », parfois trop grands pour servir plus longtemps.

À treize ans, déjà « formée », mignonne sans le savoir, j'accorde crédit aux insultes des dernières de la classe, habillées de beau par des parents fiers de leur progéniture, et qui me traitent sans vergogne de « Grand-mère », de « Sainte-N'y-Touche », de « petite Sainte »...

J'ai choisi mon camp.

Mal dans ma peau, trop peu sûre de moi, j'ai choisi le camp de « l'esprit ». Et je m'y tiendrai.